



# La traduction agonique

Tiphaine Samoyault

► **To cite this version:**

| Tiphaine Samoyault. La traduction agonique. Poésie, 2016. hal-01421914

**HAL Id: hal-01421914**

**<https://hal-univ-paris3.archives-ouvertes.fr/hal-01421914>**

Submitted on 23 Dec 2016

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## La traduction agonique

Une analyse de la force du négatif dans la pensée de la traduction, notamment par la réflexion sur l'articulation entre traduction et violence est au départ de cette étude<sup>1</sup>. Elle prend acte de la généralisation contemporaine d'un discours positif sur la traduction, facteur de pluralité et d'ouverture, de relation éthique à l'autre qui en fait le plus souvent désormais l'antonyme de la guerre ou du conflit, pour montrer que ce consensus prive la traduction d'une partie importante de sa force pensive. Outre que la traduction joue un rôle parfois décisif (et peu à son avantage !) dans les processus de guerre, comme l'ont montré Emily Apter pour la guerre en Irak, Mona Baker pour le conflit israélo-palestinien et Alain Ricard pour le contexte de l'apartheid<sup>2</sup>, elle est aussi l'espace irréductible d'une confrontation. De tous les objets de pensée, il en est peu qui soient à ce point non soluble dans la dialectique, qui reste si obstinément attaché au deux, à la différence et à l'opposition. Placer la langue de la traduction dans le vocabulaire du consensus démocratique ne va donc pas sans paradoxe, ni sans difficulté : l'opération implique de réduire, d'affaiblir, voire de nier totalement tous les conflits qui sont inscrits en elle. Ce tournant éthique de la traduction, révélateur d'une mutation du discours politique général allant dans ce sens (parvenir à une société pacifiée, sans conflits, vivre dans un monde sans ennemis...) s'impose au prix d'une réduction de la différence entre l'un (ou soi) et l'autre, d'une confiance sans doute assez fallacieuse dans la réciprocité et l'empathie. Ce sont ces paradoxes et ces difficultés que j'aimerais en partie défaire pour redonner à la traduction son potentiel de négativité active.

La négativité de la traduction ne tient pas seulement à la perte supposée qui se produit dans le passage d'une langue à l'autre. Comme espace de la relation, la traduction est aussi le lieu d'un conflit qu'il s'agit de réguler pour préserver une forme de pluralisme. La traduction agonique pourrait être le nom de cet antagonisme apprivoisé. Son potentiel est à la fois théorique (l'envers

---

<sup>1</sup> Tiphaine Samoyault, « « Vulnérabilité de l'œuvre en traduction », *Genesis* n° 38, 2014, pp. 57-68. Et « Traduction et violence », in *Le Comparatisme comme approche critique/ Comparative Literature as a Critical Approach*, Anne Tomiche (dir.), Garnier, coll. « Rencontres- littérature générale et comparée, 2016.

<sup>2</sup> Alain Ricard, *Le Sable de Babel. Traduction et apartheid*, CNRS Editions, 2011. Emily Apter, *The Translation Zone : A New Comparative Literature*, Princeton, Princeton University Press, 2006, (trad. de l'anglais par Hélène Quiniou, sous le titre *Zones de traduction. Pour une nouvelle littérature comparée*, Fayard, 2016). Mona Baker, *Translation and Conflict : A Narrative Account*, London, New York, Routledge, 2006.

de la dialectique), politique (comment penser la différence qui ne se réduit pas, le conflit qui ne se résout pas) mais aussi pratique (beaucoup de praticiens de la traduction connaissent bien des aspects scéniques de cette confrontation conflictuelle avec l'autre, l'autre langue, l'autre auteur, l'autre texte...). Indiquer les voies par lesquelles la traduction est aujourd'hui engagée dans le discours du consensus, conduit à montrer aussi comment elles constituent une mutation discursive par rapport à des discours antérieurs et dans l'histoire longue des discours sur la traduction. Dans certains lieux, la traduction continue à faire jouer les conflits (polémique du traduire et polémique dans le traduire). Je m'appuierai sur le travail de philosophie politique de Chantal Mouffe, tel qu'elle le développe en particulier dans *Agonistique* et dans *L'Illusion du consensus*, récemment traduit en français<sup>3</sup>, pour définir et présenter ce que j'appelle « la traduction agonique ».

### ***Traduction et consensus démocratique***

Qu'il s'agisse de discours théorique ou de discours institutionnel, qu'il s'écrive en français, en anglais ou dans toute autre langue, le discours contemporain sur la traduction favorise la positivité du geste : il peut être le révélateur de la vérité (Gadamer), synonyme de pensée (Benjamin) ; il peut être hospitalité (Berman, Ricœur) ; garant de la pluralité contre l'ontologie (Barbara Cassin pour le *Vocabulaire européen des philosophies*), garant de la pluralité contre l'hégémonie de la langue unique. Avec les réserves de rigueur, les « malgré » de la résistance des œuvres à la traduction et des difficultés du traduire, ce discours s'exprime sur un plan institutionnel autant que sur un plan philosophique et théorique. Il est ainsi intéressant de mettre en rapport ces deux discours.

On a d'un côté des exemples de discours institutionnels, qu'on entend dans la bouche de certains experts ou chargés de mission à la langue dans les organismes internationaux. Par exemple celui de Mikaël Meunier, qui travaille à la direction générale de la traduction à la commission européenne :

L'Union européenne, c'est une communauté de peuples, de valeurs. C'est une union riche de multiples diversités : diversité religieuse, diversité linguistique, diversité ethnique... Non pas un simple mélange, mais une véritable mosaïque. Et c'est ce type de diversité qui fait de l'Europe ce qu'elle est devenue : d'une terre de conflits à une source de richesses. Sans cette diversité, l'Europe en tant qu'idée, en tant que projet, n'existerait plus. [...] C'est dans ce contexte historique et politique que travaille mon service, la direction générale de la traduction de la Commission européenne : le plus grand service de traduction

---

<sup>3</sup> Chantal Mouffe, *Agonistique. Penser politiquement le monde*, Beaux-Arts de Paris éditions, 2014 [2013]. *L'Illusion du consensus*, trad. de l'anglais par Pauline Colonna d'Istria, 2016 [2005].

institutionnelle au monde, avec 1 500 traducteurs, 24 langues officielles et 552 combinaisons linguistiques possibles<sup>4</sup>.

Ce discours euphorique est relayé dans certains textes savants, par les outils de leur vulgarisation, comme le « Que sais-je ? », dû à Michaël Oustinoff et qui explique que :

La traduction n'est pas qu'une simple opération linguistique : les langues sont inséparables de la diversité culturelle, cette diversité vitale que l'ONU, au travers de l'Unesco, entend défendre afin d'éviter la prolifération de conflits dus au choc des cultures en ce XXI<sup>e</sup> siècle<sup>5</sup>.

On le rencontre aussi sous la plume de François Ost, auteur de *Traduire : défense et illustration du multilinguisme* (Fayard, 2009) :

C'est l'idée dialectique que nos identités sont relatives, et que les différences qui nous séparent ne sont pas absolues. Sur la base de cette intuition, nous pouvons entrer en traduction, faire résonner quelque chose de l'autre, trouver des équivalents, des potentialités qui dormaient dans notre propre langue et dans notre propre culture, et qui se réveillent à l'occasion du travail du traducteur. Je suis convaincu qu'il existe une prédisposition éthique à l'origine du réflexe traducteur ? ; il me semble que, sans cette position du « soi-même comme un autre », la traduction est toujours menacée de devenir hégémonique, assimilatrice. L'histoire en fournit des exemples ? : ainsi quand Rome s'appropriait les poètes et dramaturges grecs, ou que la France du XVII<sup>e</sup> siècle « polissait » en langue de cour la littérature étrangère qu'elle traduisait (c'était l'époque des « belles infidèles »)<sup>6</sup>.

On peut relever deux grandes tendances dans ces discours. La première correspond à l'exaltation de la multiplicité, que la traduction viendrait protéger contre les assauts homogénéisants de la mondialisation et de la langue mondiale. Diversité, pluralité, multilinguisme : voilà ce que la traduction entreprendrait d'exalter, même lorsque, comme François Ost, on reconnaît qu'il peut y avoir une pulsion annexionniste de la traduction. La seconde est l'opposition marquée entre traduction comme expérience positive de l'étranger, et conflit, qui serait son expérience négative. Il est à noter, par exemple, que dans l'introduction du « Que sais-je ? », l'opposition se joue autour de deux termes disant le multiple, « diversité vitale », d'un côté, et « prolifération », de l'autre, bonne santé et maladie. Cette langue contemporaine de la traduction n'est que la version édulcorée, un peu irénique, du tournant

<sup>4</sup> Mikaël Meunier, responsable linguistique, Direction générale de la traduction, Représentation en France de la Commission européenne.

<http://www.agence-erasmus.fr/article/44/mikael-meunier-commission-europeenne-traduction-et-multilinguisme>

<sup>5</sup> Michaël Oustinoff, *La Traduction*, Puf, coll. « Que sais-je ? », 2003, p. 8.

<sup>6</sup> Ost François, Bary Nicole, « La traduction et le multilinguisme. », *Études* 12/2012 (Tome 417) , p. 653-665

URL : [www.cairn.info/revue-etudes-2012-12-page-653.htm](http://www.cairn.info/revue-etudes-2012-12-page-653.htm).

éthique de la théorie de la traduction depuis Antoine Berman, Lawrence Venuti, Anthony Pym. Elle se fait effectivement le relais du discours de la philosophie. Je cite ici Ricœur qui le synthétise parfaitement dans les conférences données entre 1997 et 1999 et publiés chez Bayard en 2004 avec pour titre *Sur la traduction* :

Le bonheur de la traduire est un gain lorsque, attaché à la perte de l'absolu langagier, il accepte l'écart entre l'adéquation et l'équivalence, l'équivalence sans adéquation. Là est son bonheur. En avouant et en assumant l'irréductibilité de la paire du propre et de l'étranger, le traducteur trouve sa récompense dans la reconnaissance du statut indépassable de la dialogicité de l'acte de traduire comme l'horizon raisonnable du désir de traduire. En dépit de l'agonistique qui dramatise la tâche du traducteur, celui-ci peut trouver son bonheur dans ce que j'aimerais appeler l'hospitalité langagière<sup>7</sup>.

Là aussi, même si le vocabulaire est assez différent, on observe ces deux traits du dialogue du multiple et de l'hospitalité heureuse de l'étranger comme caractéristiques de la traduction ou de ce que Ricœur appelle « défi et bonheur de la traduction ». Il est intéressant toutefois de remarquer que l'agonistique n'est pas ici opposée à la traduction (comme c'est le cas chez Oustinoff), mais présentée comme une étape nécessaire de la pratique, qu'il va s'agir, par la pratique également, de surmonter et de dépasser. Le vocabulaire de l'hospitalité est aussi très présent chez Antoine Berman (« auberge du lointain » lorsqu'il reprend l'expression d'un troubadour, refus de l'« ethnocentrisme », prise en compte du « désir d'ouvrir l'Étranger en tant qu'Étranger à son propre espace de langue<sup>8</sup> »), ou chez Lawrence Venuti où s'impose une éthique « that takes as its ideal the recognition of cultural difference<sup>9</sup> », toute situation minoritaire étant à même de redéfinir ce qui constitue le propre et l'étranger, « the “domestic” and the “foreign”. » Cette langue possède aussi un lexique technique, souvent utilisé par les traducteurs eux-mêmes : le mot de « négociation », par exemple, dont Umberto Eco fait un usage immodéré en italien (*negoziazione*<sup>10</sup>), comme Sandra Bermann ou Michael Wood en

<sup>7</sup> Paul Ricœur, *Sur la traduction*, Bayard, 2004, p. 19.

<sup>8</sup> Antoine Berman, *La Traduction et la lettre ou l'auberge du lointain*, Seuil, 1999, p. 75.

<sup>9</sup> Lawrence Venuti, *The Scandals of Translation. Towards an ethics of difference*, London & New York, Routledge, 1998, p. 187.

<sup>10</sup> « Dire presque la même chose est un procédé qui se pose, nous le verrons, sous l'enseigne de la *négociation*. » (p. 9) « Je veux seulement répéter que bien des concepts circulant en traductologie (équivalence, adhésion au but, fidélité ou initiative du traducteur) se placent pour moi sous l'enseigne de la *négociation*. » (p. 17) « La fidélité est plutôt la conviction que la traduction est toujours possible si le texte source a été interprétée avec une complicité passionnée, c'est l'engagement à identifier ce qu'est pour nous le sens profond du texte, et l'aptitude à négocier à chaque instant la solution qui nous semble la plus juste. Si vous consultez n'importe quel dictionnaire italien, vous verrez que, parmi les synonymes de *fidélité*, il n'y a pas le mot *exactitude*. Il y a plutôt *loyauté*, *honnêteté*, *respect*, *piété*. » (p. 435). Umberto Eco, *Dire presque la même chose. Expériences de traduction*, trad. de l'italien par Myriem Bouzaher, Grasset, 2003.

anglais (*negociation*<sup>11</sup>), terme qui empoisonne aujourd'hui tout discours de savoir et la culture dans son ensemble. Les termes de dialogisme et d'échange, de métissage culturel et de localisation reviennent eux aussi fréquemment : bref, le vocabulaire du consensus démocratique dans les sociétés néolibérales, que reprennent à l'envi toutes les analyses de géopolitique du traduire, où la traduction est considérée « comme l'une des conditions du dépassement des discours identitaires, en ce sens qu'elle offre les possibilités de confrontation entre les différentes réalités culturelles et permet de soulever un ensemble de questions touchant à la fois au fonctionnement des champs de production culturelle et aux échanges internationaux<sup>12</sup>. »

Ce discours est d'autant plus positif et généreux qu'il ne fait pas l'impasse sur les difficultés de la traduction elle-même et sur les problèmes posés par sa diffusion (inégalité des échanges, hiérarchie inégalitaire du monde économique sur laquelle se calent les échanges culturels, comme l'ont bien montré toutes les solides analyses sociologiques conduites par Gisèle Sapiro et son équipe pour la France, et par d'autres ailleurs<sup>13</sup>). Entendons-nous bien : il ne s'agit pas de déplorer la générosité et l'ouverture de ce discours, mais d'en montrer l'homologie avec tout un discours post-politique, d'en relever un optimisme qui devient creux à force de se frotter à la langue de bois de la langue technocratique, et d'en montrer les limites pour la pensée de la traduction. Réinscrire du négatif n'implique pas un retournement purement rhétorique de ce discours qui sait rappeler la part centrale de la confrontation et les risques qu'elle suppose – mais justement, en l'inscrivant dans le cadre d'une analyse des risques, qui est l'espace principal de gestions des conflits dans les instances internationales post-politiques. Réinscrire du négatif, c'est faire des antagonismes de la traduction des forces vives, des forces de veille, de vigilance, des forces de malentendus qui conduisent à ne rien considérer comme définitivement acquis. C'est aussi rappeler que ce discours n'a pas toujours prévalu. Quand la traduction était l'exercice du renforcement de soi plutôt que celui de l'accueil de l'autre, il mettait certes en œuvre des lieux communs identitaires dont on ne peut que se réjouir de s'être débarrassé, mais il ne masquait pas l'espace de la lutte qui était aussi un espace mobile. Il ne s'agit en aucun cas

---

<sup>11</sup> Sandra Bermann et Michael Wood (éd.), *Nation, Language, and the Ethics of Translation*, Princeton University Press, 2005. Voir notamment toute l'introduction, et en particulier p. 8 : « *At every juncture where there is translation [...] there is, along with problems of misunderstanding, deception, inequality, and linguistic oppression also hope for insight, reciprocity, and therefore creative negociation.* »

<sup>12</sup> Jean-François Hersent [universitaire, mais qui travaillait au Ministère de la Culture lorsqu'il a publié ces lignes], « Traduire : rencontre ou affrontement entre cultures ? », in *Traduction et mondialisation*, *Hermès* n° 49, CNRS éditions, 2007, p. 161. Tout le volume est marqué par ce discours, y compris les interventions des experts non occidentaux (Lalbila Aristide Yoda à propos du Burkina Faso, Xu Jun à propos de la Chine...)

<sup>13</sup> Gisèle Sapiro (dir.), *Translatio. Le marché de la traduction en France à l'heure de la mondialisation*, CNRS éditions, 2008.

de revenir à ce discours ethnocentriste, comme l'appelle Berman, mais de rappeler les antagonismes fonciers qui sont au cœur du traduire afin de mettre au jour le potentiel de résistance qui est dans certains d'entre eux.

### ***Les antagonismes de la traduction***

Il y a deux de ces antagonismes qui n'en sont pas vraiment car ils sont en quelque sorte extérieurs à la traduction elle-même. Le premier parce qu'il conduit au rejet pur et simple de la traduction : c'est celui qui distingue entre bonnes et mauvaises traductions. En posant qu'il y a des bonnes traductions, on minimise l'opposition, on ne la mène que contre certaines d'entre elles, en maintenant l'illusion d'un monde parfait, d'un horizon utopique où, enfin, tous les conflits seraient réglés et où toutes les traductions seraient bonnes. Le champion de cette polémique, qui ne s'adresse qu'à certaines traductions (mais à presque toutes en fait), est Henri Meschonnic, qui finit par faire de la bonne traduction celle qui n'est plus une traduction. Tous les lecteurs d'Henri Meschonnic sont sensibles à l'acuité de ses armes critiques, à son rejet parfois violent de ce qu'il appelle « mauvaise traduction ». Il s'en sert pour avancer une théorie du langage et une pensée du rythme qui sont absolument majeures ; mais si l'on s'en tient à l'énoncé de l'antagonisme (ce qui est mon propos ici), on observe qu'il est déplacé, il n'est plus inhérent à la traduction mais inscrit dans les incompétences du traducteur. En identifiant la traduction à l'écriture même (« Si traduire est écrire<sup>14</sup>... »), il occulte la différence, il fait de la bonne traduction celle qui s'est affranchie des conflits insolubles, des contradictions et des malentendus de la traduction. « Les bonnes [traductions] sont exemplaires en ceci que, contrairement au caractère périssable donné pour inhérent à la traduction – comme si la traduction était dans son essence identifiée à la mauvaise traduction – elles montrent que la traduction réussie ne se refait pas. Elle a l'historicité des œuvres originales. Elle reste un texte malgré et avec son vieillissement. Les traductions sont alors des œuvres – une écriture – et font partie des œuvres<sup>15</sup>. » Ce qui me frappe ici, c'est la parenthèse, (« comme si la traduction était dans son essence identifiée à la mauvaise traduction ») : ce qui apparaît à Meschonnic comme une absurdité est au contraire selon moi ce qui constitue la force pensive de la traduction : qu'elle doive toujours être reprise, qu'elle vieillisse, qu'elle ne soit jamais *parfaitement* « bonne », mais seulement *relativement* bonne, et qu'elle ne se confonde pas avec l'œuvre. La confrontation est, chez Meschonnic, celle de l'idée de traduction avec l'idée de littérature, au

<sup>14</sup> Henri Meschonnic, *Poétique du traduire*, Lagrasse, Verdier, 1999, p. 459.

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 85.

profit d'une généralisation de celle de littérature (la bonne traduction étant celle qui n'est plus une traduction, mais elle-même littérature). Elle fait disparaître le conflit entre le texte et son double en en faisant deux corps identiques dans leur principe et leur fonctionnement. Conflit que pourtant la traduction ne cesse de mettre en scène, même lorsqu'elle fait partie du processus de l'œuvre comme chez Beckett. Ainsi lorsqu'il traduit, dans *Malone Dies*, cette phrase de *Malone meurt* « bien les posséder, dans ma tête », par “*I knew them off, by heart*”, il se moque de l'équivalence linguistique possible entre « tête » et « *heart* » ; il inscrit surtout cette puissance du conflit qui aboutit à un corps monstrueux où la tête est à la place du cœur et le cœur à la place de la tête. C'est un corps à la fois réel – celui qui confond pensée et sentiment –, et métaphorique – le corps transformé et transformable de la traduction<sup>16</sup>. Il est ainsi faux et fade de dire que chez Beckett (ou chez tous les écrivains autotraducteurs), on est en présence de deux originaux, ou que l'autotraduction fait disparaître la différence entre œuvre et traduction puisque, on le voit bien dans cet exemple, mais on pourrait multiplier les exemples, la traduction est là pour dire que le texte – comme le corps – cesse d'être lui-même dans la traduction et que cette dernière est là pour ça, pour que les corps soient dérangés, et qu'ils ne se ressemblent plus. Un autre antagonisme qui me paraît fausser la question de la traduction agonique, après celui qui oppose traduction et littérature en identifiant la traduction à la mauvaise traduction et en absorbant les autres dans la littérature, est celui de l'intraduisible. Sauf à recourir à des normes qui sont toujours ce que les textes littéraires défont, le statut de l'intraduisible est insaisissable “objectivement”<sup>17</sup>. Pourtant, le caractère relatif du traductible dans le temps n'est pas l'intraduisible et ce qui est affaire d'interprétation n'est pas intraduisible au même titre que ce qui est affaire de langage. Ce n'est qu'à partir du moment où il n'est pas possible de rendre toutes les virtualités sémantiques, phonétiques, graphiques qui communiquent dans un mot ou une expression – ce que démontre Jacques Derrida à propos du “*He war*” de *Finnegans Wake* et de cette greffe d'une langue dans le corps de l'autre, de l'allemand dans l'anglais<sup>18</sup> –, qu'on se trouve bel et bien dans l'intraduisible. Là on entend une invitation pressante à traduire en même temps qu'une forme d'interdit, un « tu ne traduiras point » énoncé par le corps monstrueux du

<sup>16</sup> Lily Robert Foley a bien montré, dans sa thèse sur le tiers texte (*Poétique du tiers texte dans l'œuvre de Beckett*, thèse de doctorat soutenue à l'Université Paris 8 le 17 novembre 2014), toute la puissance de dérangement de ce texte dédoublé, où le texte cesse d'être lui-même dans la traduction.

<sup>17</sup> Barthes l'exprime ainsi : « Devant le texte que je ne sais ni ne puis lire, je suis, à la lettre, “déboussolé” ; il se produit en moi un vertige, un trouble des canaux labyrinthiques : toutes les “otolithes” tombent d'un seul côté ; dans mon écoute (ma lecture), la masse signifiante du texte bascule, n'est plus ventilée, équilibrée par un jeu culturel. », « L'Image », texte prononcé à Cerisy en juin 1977, repris dans *Œuvres complètes*, Seuil, 1995, III, p. 871.

<sup>18</sup> Jacques Derrida, *Ulysse gramophone*, Galilée, 1987, p. 43.



substantif-verbe en deux langues (le *war/war* de la guerre ou du passé). Il y a parfois une auto-affirmation de soi du texte littéraire qui impose ainsi son irréductibilité par son caractère intouchable (c'est le *noli me tangere* de la littérature sur lequel insiste Derrida dans *Ulysse gramophone*). Le danger de cette auto-affirmation – et celui de se reposer sur elle pour parler de l'intraduisible littéraire – tient au fait qu'il conduit très rapidement sur la voie d'une mystique de l'intraduisible : il désignerait alors une part de la beauté, de la puissance propre du texte, quel que soit le nom qu'on lui donne, qu'on ne peut ni interpréter ni traduire, qui serait pure résistance. J'aime mieux postuler que si l'intraduisible correspond bien à une résistance, à un excès du langage de la littérature, ceux-ci peuvent néanmoins être approchés et nous dire quelque chose de la littérature et de la langue, par la traduction justement. À ce conflit irréductible, rendu irréductible par cette mystique, je préfère les confrontations réelles, les heurts concrets qui font de la traduction un geste difficile. Ainsi, les antagonismes que je voudrais défendre, et qui sont cette manière que j'ai évoquée en commençant de réinscrire du négatif dans le discours de la traduction, tiennent à la fois à la guerre des langues et aux différentes manières d'habiter, d'une part, et aux opérations destructives concrètes de la pratique, d'autre part ; qui, on va le voir ne sont pas à penser seulement comme des problèmes ou des pertes, mais peuvent déboucher sur une autre politique de la traduction.

La guerre des langues, ce n'est pas seulement leur différence, ou leur hétérogénéité, que la traduction prétendrait surmonter, comme si elle était le remède définitif d'un grand mal. « Ce n'est pas l'hétérogénéité des langues entre elles qui fait problème », écrit Meschonnic qui sait aussi débusquer, avec son sens de la polémique, les problèmes d'un discours trop lénifiant sur le traduire. « C'est l'enseignement de la transparence et de l'effacement. L'idée régnante continue, malgré tout ce qui est dit et affiché, de faire comme si la diversité des langues était un mal, à effacer. Ou à exhiber, selon une maladie infantile de l'altérité<sup>19</sup>. » Ainsi, faire, de Babel la fable de la traduction comme c'est presque unanimement le cas – on n'en finirait pas d'énumérer tous les livres sur la traduction qui commencent pas une relecture du texte de la *Genèse* – c'est inscrire l'idée d'une réparation, c'est affirmer que le consensus et l'entente sont les biens originaires et que la traduction pour la langue, la politique pour les sociétés, seraient là pour les réinstaurer. Or la guerre des langues, c'est aussi celle que chacun porte soi, entre langue maternelle et langue nationale ou langue institution, entre la langue insue et les langues apprises, entre langue intime, langue intérieure et langue du monde, entre langue maternelle et langues étrangères. La configuration de cet espace du conflit est différente pour chacun. Mais,

---

<sup>19</sup> Henri Meschonnic, *Poétique du traduire*, op. cit., p. 127.

concrètement, la traduction en joue chaque fois une partie, une bataille. Et c'est sans doute en raison de la prise en compte de cette lutte, de cette confrontation qui prend un tour intime, qu'Antoine Berman fait l'hypothèse de la troisième langue, instrument d'une remédiation, d'un apaisement des ardeurs de la confrontation. Ce souci de la résolution des conflits portés par la traduction, que j'ai déjà noté à propos de l'éthique de la traduction de Berman, est ce qui lui fait penser « le cœur maternel » de la langue comme une bonté du traducteur, une vertu de la traduction comme espace d'accueil. « Pour le cœur maternel de la langue maternelle toutes langues sont proches parentes. Travaillant au plus près de ce cœur, la traduction (de la lettre) découvre la parenté non philologique, non linguistique des langues<sup>20</sup>. » Or on peut aussi penser ce rapport personnel et intime du traducteur à sa langue, plus abstraitement de la traduction à la langue de la traduction, non comme un accord et une communion et mais comme l'inscription d'une rivalité ou d'un antagonisme. Sans revenir aux discours sur la supériorité d'une langue sur les autres si fréquemment rencontrés dans les discours de traducteurs ou sur la traduction jusqu'au début du XX<sup>e</sup> siècle, il paraît important de prendre en compte cette idée que pour chacun, même pour des traducteurs bilingues, les langues ne sont pas placées au même niveau, que la langue vers laquelle on va n'est pas habitée de la même manière que celle de laquelle on part, que les résistances de part et d'autre ne sont pas de la même nature ; que la langue que l'on modèle, que l'on travaille pour traduire implique ou crée une familiarité plus grande. Si cette hiérarchie implicite des langues n'est pas un fait objectivable, si elle reste éminemment variable, elle manifeste néanmoins son emprise : supériorité au départ de la langue qu'on traduit, par le fait même qu'on la traduit ; supériorité, à l'arrivée, de la langue dans laquelle on traduit, car elle a progressivement pris le pas et recouvert la langue d'origine.

Le deuxième antagonisme est plus conflictuel encore puisqu'il apparaît dans la prise en compte du caractère destructeur de l'opération de traduction. Celle-ci ne se contente pas de recouvrir d'un autre énoncé l'énoncé de départ, elle entreprend aussi de mettre l'œuvre en loques, en haillons ; à mettre un tout en pièce, à le rendre au discontinu, à atteindre à son intégrité. Puisque le texte peut-être touché, déporté, transformé, éventuellement malmené, il est fragilisé par la traduction, qui place le même dans un état de différence. Il y a ainsi un pouvoir délabrant de la traduction qui la reconduit à l'état de brouillons, toujours à améliorer, toujours à refaire. Cette idée des traductions comme brouillons postérieurs de l'œuvre peut s'apparenter à un dessein à la fois second et supérieur de la traduction, supérieur au but premier qui est de transmission et de passage d'une langue à l'autre, celui de transformer l'œuvre en brouillon, en ébauche. De la

---

<sup>20</sup> Antoine Berman, *La Traduction et la lettre ou l'auberge du lointain*, op. cit., p. 141.

rendre à son labeur, à sa reprise, à ses remords, à son *in-fini* en un mot. Dans une belle analyse de différentes traductions (en anglais et en chinois) du poème de Baudelaire « Une charogne », sous le titre « Death and Translation »<sup>21</sup>, Haun Saussy développe une pensée de la traduction qui n'est ni reproduction, ni mimésis, ni dialogue mais procédure de digestion et d'appropriation par quoi le même devient l'autre. Mais, comme le suggère le poème lui-même, ce processus ne donne pas lieu à l'émergence d'une nouvelle forme ou d'un nouveau corps mais à une « ébauche lente à venir » qui montre que la forme ne se transporte pas. Il faut qu'il y ait dislocation, putréfaction, décomposition pour que se donne à lire le mouvement par quoi la forme advient. C'est ce que permettrait la traduction : non pas une juxtaposition de deux formes non identiques mais l'essence même de la formation, le mouvement inlassable par quoi s'approprier c'est être approprié, manger c'est être mangé et traduire c'est être traduit. Haun Saussy cite ici la scène 3 du quatrième acte de *Hamlet* : « Now, Hamlet, where's Polonius ? » – « At supper... not where he eats, but where he is eaten. » Parce que la traduction ne retient que des morceaux et des fragments qu'elle recompose dans un autre langage, elle est au plus près de l'expérience d'une limite, celle qui permet de regarder la mort en face et de prendre en charge la transmission et la survie d'une autre manière, dans une forme d'apprivoisement de l'affrontement. Ce que j'appelle la traduction agonique.

### ***La traduction agonique***

Je reprends donc à la philosophe de la politique Chantal Mouffe ce terme d'agonisme qui définit une forme d'antagonisme « apprivoisé » (c'est aussi l'adjectif qu'elle utilise pour évoquer la transformation d'une « lutte entre ennemis » en une « confrontation entre adversaires », d'accord sur certaines valeurs). L'agonisme, contrairement au consensus ou au dialogue, souligne une négativité impossible à déraciner, puisque, écrit-elle « tout ordre est instauré à travers l'exclusion d'autres possibilités » « Les questions politiques, écrit-elle, impliquent toujours des décisions qui exigent que l'on fasse un choix entre plusieurs options en conflit<sup>22</sup>. » La traduction agonique est ainsi celle qui maintient les forces de conflit inhérentes à la traduction, entre les langues, entre l'esprit et la lettre, entre l'original et les traductions, entre différentes options qui se proposent et parmi lesquels il faut choisir, et qui s'en sert pour affirmer une position, pour prendre une décision. C'est donc en termes politiques que je propose de penser la traduction et non en termes éthiques, selon un modèle qui ne serait plus celui de la

<sup>21</sup> Haun Saussy, « Death and Translation », *Representations*, 94, printemps 2006, University of California Press, pp. 89-107.

<sup>22</sup> Chantal Mouffe, *L'Illusion du consensus*, op. cit., p. 20.

négociation, mais un modèle adversarial. Le conflit existe, il est affronté, il n'est pas déjoué. Le traducteur est amené à prendre une décision et à l'affirmer contre d'autres. De même que sa traduction s'affirme à la fois avec et contre l'original, avec et contre la traduction précédente. Cette décision peut porter sur des choix structurels, choisir de traduire en vers ou en prose, par exemple, ou selon tels registres de langue mais elle s'affirme aussi constamment dans des choix au niveau microstructurel, telle réduction de la polysémie, tel sens d'un mot, telle direction de l'interprétation ou de la lecture. Chaque décision prise dans ce sens peut être reconnue comme un règlement autoritaire du conflit et non comme la recherche d'un compromis entre des intérêts concurrents. C'est pourquoi l'application de la langue du consensus au discours de la traduction ne me paraît pas juste ; et pire elle ne rend pas compte du potentiel politique inhérent au traduire lui-même. Parce que le deux, dans la traduction, ne se ramène jamais pleinement à de l'un, parce qu'elle nous rappelle que le pluriel ne peut pas être absolument respecté, elle permet de penser les méthodes par quoi on peut réguler la confrontation ou bien minimiser la réduction du pluriel (pour détruire le moins possible, il importe de ne pas négliger que l'on détruit quand même). Une autre caractéristique de ce modèle adversarial pour penser la traduction est qu'elle reconnaît des frontières, entre l'un et l'autre, entre deux identités distinctes. Il ne s'agit pas là encore de revenir à un discours essentialisant, qui enferme les identités dans leurs propriétés distinctes, mais de remettre en cause la validité de l'échange généralisé qui brouille les frontières et prône une réciprocité sans doute mensongère sauf à être poussée à sa limite extrême : je détruis l'autre mais je me laisse être détruit par lui. L'extériorité constitutive que représente la langue de l'autre fait qu'elle est un indépassable qui interdit qu'on s'asseye sur le désaccord. Enfin, une dernière caractéristique tient au caractère affectif de certaines identifications, à des œuvres, à des langues, à des choix que l'on fait en traduisant. Ces identifications multiples font qu'on se reconnaît dans l'autre, au point de se l'approprier, de le déplacer. De le changer. Ce geste est hégémonique.

Tiphaine Samoyault